

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DE RIEDMATTEN  
Coup d'œil sur les Mayens de Sion

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1899, tome 1, p. 44-46

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# COUP D'OEIL

## SUR LES

# MAYENS DE SION

Le soleil levant dépasse l'imposante masse du « Biets-horn » et darde discrètement ses premiers rayons sur notre riante colline. Soudain, de toutes les futaies, de tous les verts bouquets de mélèzes éparpillés çà et là dans la prairie, un harmonieux concert s'élève, qui bientôt s'en va grandissant, trouver des échos dans les profondeurs des immenses forêts de sapins.

Au pied des monts, les vaches agitant leurs clochettes argentines quittent leurs étables, et, pressées par le cliquetis des boucles sonores qui garnissent le fouet du pâtre, s'en vont d'un pas allègre et joyeux brouter le fin gazon des Alpagnes.

Plus bas sur le penchant du coteau, les portes des rustiques chalets commencent à s'ouvrir; la circulation se fait d'abord lente, puis plus accentuée, et bientôt tout n'est que vie et mouvement.

Les touristes téméraires, sac au dos, piolet en main, se mettent en route afin d'aller explorer les pointes environnantes. Ceux-ci moins ambitieux se bornent à une petite promenade dans les régions moins élevées des forêts. D'autres, montant le long d'un « dévaloir » raide et pierreux, vont là où tous les cœurs devraient être, à la source du vrai bonheur, implorer la Vierge Marie dans le modeste sanctuaire qu'elle s'est choisi au milieu de nous. Elle est là cette petite chapelle blanche et solitaire, entourée de mélèzes séculaires qui entremêlent leurs nombreux rameaux au-dessus de son clocher,

comme pour la protéger. Rien ne nous révélerait la présence de ce lieu consacré, si le tintement de sa petite cloche ne se faisait entendre nous conviant à la prière.

Mais arrivons à la promenade publique, au boulevard des Mayens. Maintes scènes différentes se passent sur la « banquette du biss » (sentier côtoyant un large ruisseau) : Ici c'est une dame qu'effraye la rencontre imprévue d'une vache ou d'un mulet ; elle pousse des cris désespérés en agitant son parasol avec angoisse, et, déposant tout souci des convenances, n'hésite pas à se jeter dans les bras du promeneur le plus voisin : puis, tandis qu'à côté d'elle, passe paisiblement l'objet d'une si grande terreur, le maître du monstre, un brave paysan, tout tranquillement lui dit de son accent bonasse : « Faut pas avoir peur, l'est sage la bête... » Là, c'est un gros Anglais aux roux favoris, et une longue miss, le cou emprisonné par un haut col fortement empesé, qui s'avancent d'un pas majestueux et lent, s'appuyant sur leurs inséparables *Alpenstocks*. Plus loin dépassant à peine les hautes herbes, on aperçoit la blouse grise de notre petit facteur pliant sous le poids des colis, et apportant, dans sa grosse sacoche de cuir pour les uns la joie, quelquefois le bonheur, pour d'autres hélas ! la tristesse et le deuil.

Pour un instant, veuillez, chers lecteurs, me suivre dans mon chalet. Je ne prétends pas qu'il soit des plus beaux ; mais cent hivers l'ont couronné de neige, et les brûlants soleils d'été l'ont recouvert d'ébène : Au levant c'est une vaste pelouse bordée de sorbiers et limité par une petite grange ; un peu plus haut, entouré d'ombre et tapissé de mousse, un petit banc de pierre formant un demi-cercle, souvent nous voit réunis ; derrière le chalet, le jeu de quilles et de croquet, les fontaines

fraîches et limpides ; à deux pas, une forêt si verte et si jolie où, par les beaux jours d'été, tant de fois l'on se plait à rêver; vis-à-vis se déroule le splendide panorama des Alpes Bernoises, surplombant les riches vignobles de la fertile vallée du Rhône.

Voilà, en quelques mots, chers lecteurs, le tableau de notre gracieux séjour d'été ; et maintenant, il ne me reste qu'à réclamer toute votre indulgence pour un travail qui doit se ressentir de l'inexpérience d'un jeune étudiant.

EUG. DE R.

Mayens de Sion, le 24 Juillet 1899